L'IDÉE ET LA MÉTHODE DE LA PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE CHEZ AUG. COMTE

Par GUSTAVE BELOT,

Membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique,
Professeur au lycée Louis-le-Grand.

La philosophie de A. Comte est depuis quelques années l'objet d'un nouveau mouvement d'attention et une série d'importants travaux vient de lui être consacrée. Aux polémiques assez superficielles et assez stériles qui dominaient à son égard il y a quelque vingt ans ont succédé des études plus historiques et plus approfondies. Le recul du temps nous permet aujourd'hui un examen plus impartial. Il nous met en état, plus particulièrement, d'apprécier de quels résultats on peut être redevable à cette doctrine, et de la juger d'après sa conformité ou son désaccord avec l'évolution scientifique si considérable qui s'est produite pendant un demi-siècle, depuis que le positivisme a atteint sa complète expression. Jusqu'à quel point la science contemporaine s'est-elle inspirée du positivisme? Dans quelle mesure a-t-elle, au moins, suivi spontanément les voies que lui traçait, avec une si superbe assurance, le fondateur de cette philosophie? Voilà une question que, non contents

d'étudier le positivisme rétrospectivement, comme un simple fait appartenant au passé, comme un simple objet d'histoire, nous sommes aujourd'hui en droit et en état de nous poser.

Et aucune doctrine ne justifie mieux la prétention que peut avoir la critique de la juger à ce point de vue. Essentiellement historique dans son principe, sociologique dans ses intentions, elle est justiciable d'un critérium historique et sociologique. Si la science et la philosophie n'ont pas suivi la direction que le Positivisme leur assignait, si elles n'ont tenu aucun compte des limites qu'il leur imposait, si elles ont continué à s'aventurer sur les domaines qu'il prétendait leur interdire, ce serait pour une telle philosophie, puisqu'elle renonce à s'appuyer sur aucun autre principe que sur l'évolution même de l'esprit humain, un démenti dont elle aurait plus à souffrir qu'une doctrine plus critique ou plus spéculative. Se réclamant de l'histoire et de l'histoire seule, elle doit être vérifiée par l'histoire écoulée depuis qu'elle s'est affirmée, aussi bien que par l'histoire antérieure. A son égard la critique doctrinale ne fait que prolonger l'appréciation historique, et l'on peut la juger en elle-même, sans cesser d'être historien, en lui appliquant ses propres principes. Aug. Comte prédisait pour une époque très prochaine la conversion du monde civilisé à sa doctrine. Faisons la part grande à son impatience, aux illusions d'une foi robuste et d'un orgueil trop sincère pour qu'on lui refuse un large crédit d'indulgence : encore faudrait-il que, dans son évolution, la pensée contemporaine

fournit un commencement de vérification de cette doctrine, une sommaire justification de ses principes et de ses espérances.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de dire si la science d'Aug. Comte est à jour ; la question serait naïve et injuste. Il est trop clair que, les découvertes s'ajoutant aux découvertes, A. Comte n'a pas à répondre devant le critique d'ignorances ou d'erreurs qui seraient celles de son temps. Encore faut-il remarquer que le contenu scientifique de l'œuvre de Comte non seulement ne le révèle guère comme un précurseur, à la façon dont l'ont été les Descartes, les Spinoza et les Leibniz, mais nous le montre, à bien des égards, en retard sur la science même de son temps. Plus qu'aucune autre pourtant, une philosophie qui se refuse à spéculer sur les fondements et les conditions de la science et par conséquent se réduit à en systématiser les résultats, est tenue de chercher dans l'étendue et dans la solidité de ses matériaux scientifiques les garanties les plus sérieuses.

Mais cette critique n'est pas celle que nous voulons aborder ici. Le positivisme est autre chose, dans son fond, qu'un résumé, toujours sujet à revision et à compléments, d'un état quelconque de la science. Il prétend bien être une philosophie de la science, et il est cela, sinon essentiellement, du moins de prime abord. A cette philosophie, nous avons le droit de demander jusqu'à quel point elle est ou non conforme à la pensée scientifique qu'elle avait la prétention de diriger.

I

Comment convient-il tout d'abord de comprendre l'ensemble de la philosophie positive? Quelle en est la structure générale et l'idée essentielle?

Il nous faut revenir sur le problème si souvent débattu de l'unité ou de la dualité de la carrière de Comte. Si, en effet, la pensée philosophique de Comte ne présente pas d'unité véritable, si les deux parties de son Positivisme, distinctes en tout état de cause, sont vraiment, non pas deux phases d'un même développement, mais deux philosophies différentes et même opposées, comme Mill et Littré nous ont habitué à le penser, la première de ces deux philosophies serait une philosophie de la science autonome et indépendante. Cette philosophie serait tenue de se suffire à elle-même, et l'on serait en droit de formuler à son égard des exigences plus rigoureuses encore que si elle n'est qu'un fragment d'une construction plus vaste. Ce serait diminuer encore la valeur de cette philosophie que de l'envisager ainsi à part.

L'unité de la carrière philosophique de A. Comte nous parait pouvoir s'établir par des preuves tirées d'une part des déclarations mêmes de l'auteur, d'autre part d'une analyse de sa doctrine.

1. — Les déclarations de Comte pourraient parfois nous laisser perplexes. Il semble qu'il ait tenu, dans bien des

cas, à bien distinguer plutôt qu'à solidariser les deux parties de sa carrière, à faire ressortir le progrès accompli, suivant lui, de l'une à l'autre, la prépondérance du cœur, l'établissement d'une religion, etc. Et l'on comprend qu'il se complaise dans cette opposition à la fois pour des raisons tirées de l'intérêt même de sa doctrine, et pour des motifs résultant de son état d'âme. Tout d'abord, en effet, il lui importait de mettre en évidence les principes caractéristiques de sa philosophie politique et religieuse, à l'encontre de ceux qui refusaient de le suivre sur ce terrain nouveau. D'autre part il éprouvait une satisfaction intime, sensible en bien des passages, à pouvoir reporter sur le souvenir de Clotilde de Vaux et attribuer à son influence le plein épanouissement et la claire conscience d'une pensée, dont il savait d'ailleurs, à l'occasion, revendiquer très nettement le caractère personnel et spontané.

Mais il n'y a rien dans tout cela qui ressemble à l'affirmation d'une irréductible hétérogénéité des deux parties de sa philosophie. Loin de là, Comte a toujours expressément protesté contre une telle idée. Il a distingué, et il le devait, deux phases, deux opérations; mais elles sont pour lui complémentaires et non opposées. Il y a continuité, et non contradiction. Il qualifie de « sophistes » ceux qui prétendent trouver une dualité irréductible entre les deux parties de son œuvre et les juger séparément¹; il rompt violemment avec Littré parce que celui-ci n'accepte

1. *Circulaire* de 1856.

que la philosophie scientifique du positivisme et rejette sa politique. Il réédite enfin, en 1854, dans le dernier volume de son *Système de Politique positive*, en appendice, ses opuscules de jeunesse ¹, en sorte, dit-il, « qu'on ne saurait méconnaître l'unité de ma carrière en me voyant ainsi promise dès le début la systématisation que le présent traité pouvait seul réaliser ². »

2. — De fait, si maintenant nous jetons un coup d'œil sur la doctrine elle-même, nous voyons sans doute qu'elle éprouve d'une période à l'autre une évolution; certains traits s'accroissent, d'autres s'affaiblissent. On le voit par exemple effacer de plus en plus les articulations, primitivement si nettes, de sa classification des sciences pour ne laisser subsister, au nom de la synthèse subjective, que l'opposition générale de l'objet et du sujet, de la fatalité et de la spontanéité, du milieu et de l'homme. Il atténue la dépendance des sciences les unes à l'égard des autres pour insister sur les dépendances réciproques de l'homme et des choses. Mais ce sont là des nuances qui, d'ailleurs, nous le verrons, ont leur explication, et il reste que le plan d'ensemble de l'œuvre est arrêté dès le début. Comte, pour employer son propre style, est un *systématique* plutôt qu'un *spontané*. Sa création philosophique ne ressemble pas à

1. C'est sous ce titre d'*Appendice général* que, pour plus de brièveté, nous les citerons au cours de cet article, avec la pagination spéciale qui leur est attribuée dans le 4^e volume de *Système de Politique positive*.

2. *Appendice général*, préface, p. 3. Nous citerons le *Cours de Philosophie* d'après la 3^e édit. (1869); le *Système de Politique positive* d'après la 3^e édit. (1890), le *Discours* et le *Catéchisme sur l'Esprit positif*, d'après les éditions originales (1844 et 1852).

l'éclosion naturelle du système d'un Leibniz, « fulgurant » ses idées sans plan arrêté, suivant les occasions les plus diverses et souvent sur des sollicitations venues du dehors. Comte sait d'emblée où il va ; il n'attend pas plus d'être provoqué par les circonstances qu'il ne se laisse détourner par elles. Son système, comme toute sa vie d'ailleurs, apparaît comme un produit voulu, une œuvre calculée, « not a growth, but a manufacture », pour lui appliquer une formule spencérienne ; et il n'est pas étonnant qu'étant ainsi fait, le fondateur de la sociologie ait aussi cru, beaucoup plus que ses héritiers, à la « manufacture » sociale, à la possibilité des créations politiques « systématiques » et artificielles. Une telle manière de philosopher comporte, dès lors, non une série d'expressions d'ensemble, de formules intégrales, plus ou moins développées et variées, mais beaucoup plutôt une série d'opérations successives, et nettement distinguées d'avance. C'est bien ce que nous trouvons ici.

Si Littré se fût montré, nous ne disons pas disciple plus fidèle, mais simplement historien plus exact et impartial, il n'aurait pas commis une erreur d'interprétation qui implique une véritable erreur de date. Il aurait vu que ce qu'il appelle la substitution de la méthode objective date non pas de 1854 ni même de la crise sentimentale de 1845, mais que, annoncée dès le début, elle est très expressément formulée dès 1842 dans le VI^e volume du *Cours*¹. Comte,

1. VI, p. 571, 58^e leçon : Appréciation finale de l'ensemble de la méthode positive.

se demandant laquelle des deux sciences extrêmes de la série doit présider à la systématisation de l'ensemble, se prononce à ce moment déjà, avec énergie, contre une synthèse objective (mathématique) en faveur d'une synthèse subjective (sociale) et indique quelles modifications et corrections l'adoption du point de vue social l'a amené à introduire dans sa philosophie des sciences. Pour Comte il y avait donc non point le remplacement d'une méthode par une autre, mais une interversion de point de vue que lui rendait inévitable, nous le montrerons, l'absence de toute philosophie de la connaissance, et qui devait se produire dès que la sociologie était constituée, par cela même que la science n'avait jamais été envisagée elle-même par Comte que comme un produit social.

On pourrait tirer une objection sérieuse contre l'unité de la carrière de Comte de ce fait incontesté que, jusqu'en 1845, on ne voit pas Comte parler d'une religion positive¹, tandis qu'à partir de cette date il adopte le mot et l'idée avec toute la série des termes qu'il entraîne : dogme, culte, grand-prêtre, etc. Il y a plus : il s'était séparé de Saint-Simon à cause de la place que celui-ci avait faite à une religion qui pourtant n'avait certes rien de théologique ni même de métaphysique; et seize ans plus tard encore il écrivait que toute religion est nécessairement surnaturelle². Il est donc certain qu'il répugnait, avant 1845, à l'emploi du mot religion dans un sens adapté à sa philosophie. Mais

1. Cf. Littré, *Aug. Comte*, p. 508.

2. *Cours*, IV, p. 63 (1838).

cet important changement est lui-même dans la logique de la doctrine. Tant que la sociologie n'est pas constituée, Comte doit redouter les associations d'idées théologiques que devait susciter chez tous et que suscitait sans nul doute chez lui-même le mot de religion. Mais tout devait changer à ses yeux si, comme il le croyait, la sociologie était constituée et pouvait dès lors fournir les bases d'une religion parfaitement positive. On sait avec quelle naïve confiance dans la vérité et la puissance persuasive de sa doctrine Comte imaginait le monde converti au positivisme. Les dangereuses associations d'idées devaient lui sembler dissoutes et « irrévocablement » impuissantes à se reproduire à la claire lumière de la positivité triomphante.

Sur ce point d'ailleurs, comme sur le précédent, les transitions sont loin de faire défaut. D'une part, en effet, il n'est pas devenu après 1845 plus indulgent pour la théologie qu'il ne l'avait été auparavant. Mais inversement il n'avait jamais cessé de proclamer, avant 1845, la valeur sociale de la religion et du catholicisme en particulier. Il déplore en 1826 les conséquences anarchiques de la chute du système théologique : la dissolution de la morale privée et publique, le matérialisme social, le despotisme administratif¹. Et l'un des plus pénétrants analystes de la pensée de Comte a fait voir que ses projets d'alliance avec l'Église contre la libre-pensée, la métaphysique dissolvante et le protestantisme, projets repris en 1857, dataient de loin et

1. *Appendice général*, p. 184, 205-210.

reparaissent à plusieurs intervalles¹. Plus précisément enfin on voit, dès le *Cours* même, apparaître très nettement l'idée de substituer l'humanité à Dieu comme principe d'ordre moral et social².

Ainsi ni le changement de méthode ni l'apparition de la religion ne permettent de parler d'une véritable dualité dans la carrière de A. Comte. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'il y a deux moments distincts d'une œuvre unique, deux versants dont le sommet est occupé par la sociologie qui couronne la science et organise l'action.

Sans doute il faut avouer qu'il y a une modification dans l'attitude du philosophe et une nuance nouvelle dans sa mentalité. La recherche intellectuelle désintéressée domine dans la première période, le sentiment dans la seconde; l'observation directe est la méthode essentielle du *Cours*, le raisonnement tend à la remplacer dans le *Système*³. Mais si frappante que soit cette transformation dans l'état mental personnel d'A. Comte, toujours empressé d'ailleurs à transformer en principes philosophiques les événements même les plus contingents de sa vie, et à les incorporer à son système⁴, il n'en résulte nullement une contradiction dans le système lui-même. Elle ne s'y manifeste que comme la différence naturelle qui distingue dans une œuvre la préparation des moyens de l'élaboration des résultats. Un homme ne se contredit pas parce qu'il croit pouvoir jouir

1. Cf. Dumas, *Revue de Paris*, mai 1898, p. 561.

2. *Cours*, VI, p. 589.

3. *Politique positive*, IV, p. 225.

4. Cf. Dumas, *L'état mental d'A. Comte*, *Revue philosophique*, 1898, I.

dans sa vieillesse des rentes qu'il s'est amassées par le travail de l'âge mûr. A partir d'une certaine date A. Comte a de même jugé qu'il avait assez acquis, et il a voulu organiser, convaincu qu'il était en possession de principes suffisamment solides et définitifs. Loin de pouvoir dire que Comte se soit contredit, on peut même s'étonner combien il a peu varié. Sa transformation est morale et sentimentale, non intellectuelle. Ses idées fondamentales, d'un bout à l'autre de sa carrière, sont d'une fixité qui va jusqu'à la monotonie. Conformément à son principe qui subordonnait le progrès à l'ordre, il a toujours fait effort pour faire entrer ce qu'il pouvait trouver de nouveau dans les formules anciennes et les cadres déjà fixés, redoutant même toujours des acquisitions qui l'auraient obligé à déranger l'ordre précédemment établi.

II

Nous devons établir d'abord historiquement l'unité du système; elle résultera plus sûrement encore de la possibilité d'en tracer le plan d'ensemble. C'est ce qu'il nous faut faire maintenant pour déterminer l'idée et la méthode de cette philosophie et la place qu'y tient la science.

Nous en présenterons les principaux éléments dans l'ordre de la subordination des moyens aux fins, qui semble bien être celui même où ils se sont présentés dans l'esprit systématique de l'auteur ¹.

1. Voir à cet égard en particulier le tableau tracé, par Comte lui-même, de

1. — Le but final, nettement visé dès le début, est la *réorganisation de l'humanité*, ou plus précisément de la société européenne occidentale, dont l'hégémonie sur la race entière est ainsi dès le début postulée comme nécessaire et comme certaine. Tout progrès procédant pour A. Comte de haut en bas, toute réforme allant du supérieur à l'inférieur, réorganiser la partie la plus avancée de l'humanité, c'est virtuellement réorganiser l'humanité entière.

Rendue nécessaire par la chute du système théologique qui, à sa façon, avait assuré provisoirement la discipline mentale et l'unité politique des sociétés, cette réorganisation ne peut reposer que sur une nouvelle discipline mentale, et non sur une modification tout extérieure des institutions¹. Toute tentative de réorganiser directement l'ordre politique sans cette préparation intérieure lui paraît condamnée d'avance, et l'histoire nous montre, suivant lui, que jamais un système politique ne s'est ainsi produit du premier jet, mais que son apparition est toujours précédée d'une transformation de la mentalité. Tout régime politique repose sur un fondement psychosocial préformé². Ce qui manque à notre temps c'est une suffisante homogénéité de pensée, soit entre les esprits, soit même dans chaque esprit à l'égard d'objets divers. C'est cette double homogénéité qu'il s'agit de reconstituer sur des bases nouvelles en triomphant avant

Pensemble de son œuvre dans la « Conclusion totale » de son *Système de Politique positive*, IV, p. 530.

1. *Appendice général*, p. 184, 63. *Discours*, p. 77.

2. *Appendice général*, p. 61 (1822). Cf. 200 sqq. (1826).

tout de l'esprit métaphysique, critique et individualiste qui l'a dissoute.

2. — Cette reconstitution, il ne faut pas l'attendre comme le feraient volontiers les économistes dans le domaine industriel¹, d'une adaptation toute « spontanée ». Il faut qu'elle soit « systématique », c'est-à-dire voulue, consciente. Les « idées », c'est-à-dire surtout le conscient par opposition à l'inconscient, « gouvernent le monde ». La réorganisation ne peut donc émaner du peuple, mais seulement d'un *pouvoir spirituel*, c'est-à-dire d'une élite de penseurs qui, à vrai dire, devront, pour y réussir, retrouver un mode de penser vraiment populaire, et où le bon sens universel puisse immédiatement se reconnaître. Mais, par lui-même, le peuple peut bien se prononcer sur les besoins et sur les fins, et à cet égard une unanimité relative existe déjà; ce n'est pas lui qui peut indiquer les moyens². « C'est pour le peuple que la question se résoudra, mais il y restera extérieur et passif³. » Il s'agit donc de reconstituer un *pouvoir spirituel*.

3. — Mais il faudrait à ce pouvoir une doctrine, une règle certaine. Il faut donc une *politique positive, scientifique*. Celle qui règne aujourd'hui est « vague, injugeable, mystérieuse ». La seule qui soit encore fondée sur de véritables principes, qui soit une forme d'autorité sociale, est théologique et par conséquent caduque : le peuple n'est pas

1. Cf. *ibid.*, p. 209 et *passim*. A. Comte s'est beaucoup répété, nous ne signalons sur chaque point qu'un petit nombre de textes caractéristiques.

2. *Appendice général*, p. 2-3 : séparation entre les opinions et les désirs (1819).

3. *Appendice général*, p. 42 (1820).

théologien¹. C'est une politique de secte, un système de privilégiés, et l'ancien pouvoir spirituel n'étant plus adapté à la mentalité générale, a perdu ses droits à gouverner. La défiance du peuple à son égard est donc justifiée. Mais à son tour cette défiance s'est formulée en des principes tels que la souveraineté du peuple et la liberté de conscience, dont la valeur est toute négative : ce sont des « machines de guerre », non des principes de réorganisation spirituelle et sociale. Une sociologie scientifique, au contraire, fonderait l'autorité du pouvoir spirituel et obtiendrait l'obéissance volontaire du peuple dont l'assentiment à une vérité positive serait spontané. L'esprit du peuple est essentiellement positif et l'alliance est naturelle entre le prolétariat et la science positive². L'action de l'homme sur la nature est déjà largement assurée par les sciences existantes ; il s'agit, par la constitution de la sociologie positive, d'assurer maintenant l'action de l'homme sur l'homme, ou mieux de l'humanité sur l'homme.

4. — A son tour enfin cette politique vraiment positive, susceptible de s'imposer à une « foi raisonnable » et de fonder, en dehors de toute contrainte une autorité spirituelle spontanément obéie, ne peut se constituer que moyennant une *réorganisation intégrale de la science humaine*. Objectivement, la sociologie ne fait que la prolonger. D'ailleurs il s'agit moins de réorganiser les sciences antérieures qui spontanément ont atteint le stade positif,

1. Cf. *Discours*, p. 52.

2. *Discours*, p. 83. *Politique positive*, I, p. 326.

que de se rendre compte de ce qui constitue leur positivité et de les coordonner entre elles en un seul système en vertu de cette positivité même, de manière à pouvoir avec sûreté prolonger la connaissance positive sur le terrain nouveau qu'elle veut conquérir.

En même temps que la réorganisation de la science est la condition proprement « scientifique » de la constitution de la sociologie positive, elle est une condition « logique », pour parler le style de Comte (c'est-à-dire au fond psychologique et pédagogique) de l'action efficace de la politique correspondante. Il ne s'agit pas seulement d'atteindre une *vérité* sociologique, il s'agit aussi de préparer les esprits à en subir l'« ascendant » pratique. Par là sera enfin obtenue cette discipline mentale générale qu'il s'agissait dès le début d'organiser.

Ainsi l'idée du « régime » précède et domine chez Comte la découverte et la détermination du « dogme ». Sera vrai et désirable le dogme qui rendra possible le régime. C'est son aptitude sociale qui pour Comte est le critère supérieur de la valeur de la positivité. La Philosophie des sciences n'est donc pour lui qu'un moyen et non une fin. Le Kantisme juge un principe à sa nécessité pour organiser la science. Comte apprécie la valeur scientifique d'un mode de penser à son pouvoir d'organiser la société.

III

Comte aborde donc la science en sociologue avant d'aborder la sociologie en savant. La science n'est pour lui qu'un grand fait de l'histoire humaine et relève d'un critère à la fois historique et social.

On aperçoit aisément dans l'ensemble de la pensée moderne deux principales manières d'envisager la science. Ou bien on considère l'esprit qui la construit et l'on procède à la critique de la pensée et de ses principes. C'est la méthode réflexive qui relève de Kant. Ou bien on considère l'objet plutôt que la science, l'univers plutôt que l'esprit, et l'on s'efforce de constituer la philosophie de la science sous la forme d'une cosmologie générale; c'est la manière d'un Spencer. Ni l'une ni l'autre méthode n'est celle de Comte. Sa philosophie de la science n'est ni une philosophie de l'esprit ni une philosophie de l'univers. Qu'elle ne rentre pas dans le premier genre, c'est trop évident, et nous montrerons tout à l'heure à quel point toute idée d'une critique a été étrangère à l'esprit de Comte. Il est même presque aussi éloigné d'une analyse idéologique et psychologique comme celle d'un Locke ou d'un Hume que d'une critique proprement dite. Mais la philosophie scientifique de Comte ne ressemble pas davantage à celle d'un Spencer. Littré, à cet égard, ne paraît pas avoir vu juste, lorsque, dans sa réponse à Mill, il prétend que le positivisme n'est

pas une philosophie de l'esprit, mais une philosophie du monde¹. Elle n'est pas plus cosmologique que logique : elle est sociale et historique.

Pour A. Comte, la science est uniquement un *fait de l'histoire*. Il l'aborde directement comme une donnée de l'expérience collective; c'est une chose sociale au même titre qu'une religion ou un régime politique. Tout en se proposant d'en ramener l'ensemble à une certaine unité fournie elle-même par l'histoire, A. Comte *suppose la science faite*, quant à l'essentiel, et jusqu'à la sociologie exclusivement. Il ne s'agit que de la dégager et de la définir, et c'est la sociologie seule qui le permet en nous montrant quels sont les modes de la pensée qui disparaissent et tombent en « désuétude », quelle est celle au contraire qui se présente comme stable et comme définitive. Ainsi c'est l'histoire, paradoxe étrange, qui révèle du définitif; c'est l'histoire, domaine du contingent, qui définit la rationalité². C'est finalement le fait qui juge que le fait est souverain. A sa formule qui ramène le progrès à n'être que le développement de l'ordre, A. Comte ajoute que « seul le progrès offre aussi la manifestation décisive de l'ordre³ ». Cette formule se comprend particulièrement bien dans son application à la philosophie scientifique de Comte. C'est en effet le progrès des sciences, qui seul fonde chez A. Comte le prin-

1. Littré, *A. Comte et Stuart Mill*, 1867, p. 9 sq.

2. *Cours*, IV, p. 377. « La méthode historique est donc destinée, en dominant désormais l'usage systématique de toutes les autres méthodes scientifiques quelconques, à leur procurer la pleine rationalité qui leur manque essentiellement encore. »

3. *Politique positive*, I, p. 63; p. 105, etc.

cipe de l'ordre scientifique, c'est-à-dire la positivité; c'est l'histoire des sciences qui nous les montrerait s'acheminant toutes vers une forme qu'elles ne dépassent jamais et nous permettrait par suite de considérer cette forme comme s'imposant d'une manière universelle et définitive à la pensée.

Il est clair que, dans ces conditions, l'idée même d'une critique ne peut surgir dans l'esprit de Comte. A quel point il a été incapable d'en imaginer même la possibilité, c'est ce qu'on aurait peine à concevoir si l'on perdait de vue, avec Littré, les intentions toutes sociologiques de cette philosophie pour n'y voir qu'une philosophie de la science. On enlève au Comtisme, en adoptant ce point de vue, sa meilleure excuse. On ne pourrait que rester stupéfait de voir à quel point il a ignoré, d'une manière aussi « spontanée » que « systématique », tous les problèmes critiques : ni l'unité de la science, ni la nature de son objet, ni ses limites n'ont été de sa part l'objet d'une théorie explicite, ni même d'une définition satisfaisante.

1. — L'unité de la science, tout d'abord, il la postule, puisqu'il prétend organiser la science. Cette unité, un kantien la fonde sur la nature même de la pensée qui embrasse nécessairement tout le savoir; un spencérien la fait reposer sur une hypothèse cosmologique, sur l'évolution qui relie entre eux tous les domaines de la nature. Comte repousse naturellement la première solution, en confondant d'ailleurs la critique avec l'observation psychologique¹. Mais on

1. *Cours*, VI, p. 604-5.

sait d'autre part comment il repousse non seulement le concept de l'Univers¹, mais toute conception d'une évolution ou d'une continuité parfaite qui tendrait à réduire les sciences les unes aux autres, à expliquer le supérieur par l'inférieur, conception que, avec un sens philosophique réel d'ailleurs, il qualifie de matérialiste². Il n'aperçoit pas la contradiction qu'il y aurait à vouloir maintenir cette thèse, et à proclamer en même temps le rejet par la science de la catégorie de qualité et la réduction de la qualité à la quantité³. Il ne se demande pas quelle conception est possible d'une dépendance dans l'hétérogénéité. Il ne suffit pas de dire, par exemple, comme le fait Mill : les lois physiques ne sont pas démenties dans le domaine chimique et voilà tout. Car il n'y a pas simple juxtaposition ou la superposition de deux séries de lois; elles interfèrent constamment : les phénomènes physiques, chaleur, pression, électricité conditionnent les phénomènes chimiques, et les phénomènes chimiques donnent lieu inversement à des phénomènes physiques. Il est impossible par conséquent de définir un phénomène ou une loi chimiques par des termes purement chimiques et sans englober dans la définition des facteurs physiques (cf. électrochimie, thermochimie, cryoscopie). Il y a donc entre deux domaines de la science autre chose qu'une dépendance historique et un conditionnement pédagogique des études; il y a une sorte de communication

1. *Cours*, II, p. 120.

2. *Politique positive*, I, p. 50.

3. *Cours*, I, p. 112. *Politique positive*, II, p. 444.

des deux domaines *dans le réel* sur laquelle Comte ne s'explique pas.

De l'unité de la science et de la subordination des sciences aussi bien que de leur irréductibilité nous n'avons donc, de la part de Comte qu'une idée très confuse et qu'il n'a jamais éprouvé le besoin d'éclaircir parfaitement. En réalité, chez lui la distinction des sciences apparaît comme fondée avant tout sur la nécessité pratique de s'en tenir à des *principes propres* si l'on veut arriver à formuler un système de lois. La prétention à réduire amène au contraire nécessairement à chercher au delà des lois, pour rendre compte des lois elles mêmes, des causes, des agents ou des éléments dont la recherche serait suivant lui entachée de métaphysique. Pour lui, par exemple, il faut s'en tenir à la *lumière comme lumière* pour constituer une optique utilisable, constituée par des lois purement *optiques* de réflexion de réfraction, etc. ; et il écarte toute hypothèse ultérieure, aussi bien d'émission que d'ondulation, comme chimérique et métaphysique. Il ne se demande pas s'il ne reconstitue pas ainsi des entités qui, dès qu'on ne les considérerait pas comme provisoires seraient beaucoup plus métaphysiques que celles qu'il écarte. Il est pressé d'organiser, de légiférer, et pour cela, il préfère organiser les apparences immédiates que d'orienter la science vers l'interprétation des apparences. Venu quelques siècles plus tôt, il aurait sans doute préféré la cosmographie à l'astronomie. La division des sciences est donc chez lui une simple condition de la pratique scientifique en même temps qu'un simple produit

empirique et historique. Il s'en tient à « présenter comme distinctes les sciences que la marche effective de l'esprit humain a conduit, sans dessein prémédité, à cultiver séparément ¹ ».

C'est pourquoi aussi la subordination hiérarchique des sciences n'a chez Comte, qu'une valeur toute relative et provisoire. Il lui fait subir des remaniements successifs qui l'effacent progressivement pour ne laisser subsister qu'un ensemble dont toute l'unité et toute la systématisation se réduisent à l'homogénéité de la synthèse subjective, c'est-à-dire à celle qui résulte du point de vue tout humain et social sous lequel toutes les sciences sont successivement envisagées. A la distinction objective des sciences se substitue progressivement la simple opposition de l'homme et du monde; à l'idée d'une dépendance ordonnée des sciences et par conséquent, semblait-il, des diverses parties de la nature, se substitue l'idée de la dépendance réciproque de l'homme et du monde². Et il va jusqu'à écrire : « On ne saurait objectivement fixer ce nombre des sciences puisque la généralisation des pensées convient autant à la théorie que la séparation des actes à la pratique. Au fond le nom consacré pour chaque science désigne seulement le groupe de spéculations dont l'unité se trouve suffisamment reconnue, ce qui doit varier avec le temps et les esprits. Subjectivement appréciée la division des sciences

1. *Cours*, I, p. 176.

2. Comparer les textes successifs du *Cours*, du *Discours* (103), du *Catéchisme* (63), de la *Politique*, I, p. 437; II, p. 432; IV, p. 487.

ne comporte pas plus de fixité vu qu'elle n'indique alors que les différentes stations de l'intelligence dans une course encyclopédique qui peut toujours être continue quel qu'y soit le nombre des phases¹ ». Que devient alors la grande « loi encyclopédique »? Et pourtant on ne peut dire qu'il y ait là, absolument de la part de Comte, une infidélité à sa pensée; c'est la conséquence logique de l'absence de tout fondement, soit critique, soit cosmologique de sa doctrine et de son caractère purement social. Si, en effet, la hiérarchie des sciences n'a d'autre base que la loi historique de leur développement et de leur passage à l'état positif, une fois la positivité obtenue dans toute l'étendue de la connaissance, une fois atteint dans tous les domaines de la science l'état qui doit être définitif pour la pensée, cette loi de développement et de dépendance chronologique n'aurait plus que la valeur d'un simple souvenir historique sans portée intrinsèque. On comprend dès lors qu'au fur et à mesure qu'il se place plus complètement dans l'hypothèse d'une humanité arrivée à la positivité intégrale, A. Comte voie s'effacer à ses yeux la rigueur et l'importance de la hiérarchie scientifique. La loi des trois états et la loi encyclopédique semblent vouées à cette singulière destinée de sombrer dans leur propre triomphe. Plus elles sont historiquement vraies, plus elles sont condamnées à disparaître du domaine de la réalité.

Ainsi l'on voit combien l'organisation de la science est

1. *Politique positive*, IV, p. 487.

fragile dans la théorie de Comte, et combien, lui-même, malgré l'intensité de la conviction première et la persistance de l'allure dogmatique de ses affirmations, a de peine à trouver une assiette définitive.

2. — A plus forte raison ne songe-t-il pas à examiner sa confiance dans la possibilité de la science ni la nature et la valeur des conditions qu'il lui reconnaît. Le déterminisme universel, tout d'abord, est affirmé avec force, mais sans souci d'une justification quelconque. Ou plutôt la seule justification qu'il en présente et qu'il puisse en imaginer est tirée de son succès même. Le déterminisme pour lui est un fait, c'est un résultat, non un principe¹.

Il n'est pas étonnant que dès lors Comte redoute la recherche de l'extrême précision qui ferait évanouir successivement toutes les formules approximatives des rapports des phénomènes. Le thermomètre métallique lui paraît gênant par ce qu'il nous révèle « d'immenses et perpétuelles oscillations dans des mouvements de température que nous supposons, et avec raison, continus »². Le microscope l'inquiète, et même l'indigne parce qu'en nous permettant de pousser nos recherches anatomiques des tissus aux cellules, il risque de compromettre la « rigoureuse unité scientifique » où nous atteignons plus aisément (pense-t-il) si nous nous en tenons aux tissus. Tout ce qui dépasse ici cette ordonnance claire et superficielle que détruirait une « vaine curiosité » lui apparaît comme « métaphysique », « fantas-

1. *Politique positive*, I, p. 25.

2. *Cours*, VI, p. 638.

tique », « irrationnel », « vague, arbitraire et inaccessible »¹. Il faut enfin savoir « rejeter les faits inopportuns » qui viendraient déranger nos constructions « au nom d'une vaine exactitude que l'application n'exigerait pas »².

On se demande si le déterminisme ainsi compris, loin d'être la forme de la science, ne commencerait pas à être la forme de l'ignorance, et s'il n'exige pas, pour se maintenir, qu'on se contente d'envisager toutes choses en gros. Par instants Comte semble entrevoir pourtant une théorie du déterminisme qui fait songer à celles des empiristes anglais. Il indique, par exemple, d'après Destutt de Tracy, qu'aucune science ne serait possible si nos états mentaux n'étaient assujettis à un ordre régulier³. Ce serait alors sa confiance dans la science biologique et le déterminisme mental qui viendrait fonder sa confiance dans la science objective; dans sa théorie cependant la positivité des sciences cosmologiques précède et fonde celle des sciences biologiques et sociales. Aussi Comte ne pousse-t-il pas plus loin cette velléité de philosophie empiristique. C'est que Hume et ses imitateurs sont des métaphysiciens, au sens où le xviii^e siècle et au sens où Comte lui-même prennent ce mot; ils se posent le problème. Comte ne se le pose pas; il deviendrait alors métaphysicien. Ainsi le principe du déterminisme reste, chez Comte, non seulement quelque chose de vague, mais quelque chose d'instable et d'incertain. C'est un véritable

1. *Cours*, III, p. 369. Cf., sur tous ces points, Fouillée : *Le Mouvement positiviste*, p. 368. V. aussi *Catéchisme*, p. 71, sur « l'heureuse ignorance » des femmes.

2. *Politique positive*, III, p. 25.

3. *Cours*, VI, p. 659. Cf. *Catéchisme*, p. 14.

objet de foi, et l'on ne doit pas s'étonner de voir que cette foi finit par être assez chancelante¹. Ici encore, ce qu'on prendrait volontiers dans l'école de Littré comme une infidélité de Comte à sa doctrine, n'en est que le couronnement; ce n'est pas une inconséquence, c'est la conséquence naturelle de l'attitude adoptée dès le début.

3. — Comte définit-il mieux l'objet et les limites de la science positive? M. Fouillée a montré² que Comte n'a analysé avec précision ni l'idée de *fait* ni l'idée de *loi* par lesquelles il définit l'objet de la science positive, ni celle de *propriété* qu'il fait constamment intervenir, et dont il n'aperçoit pas la parenté avec les essences métaphysiques qu'il condamne. Il est inutile d'y revenir.

Les idées de *Réel* et d'*Observable* par lesquelles, entre autres, il définit la positivité ne sont pas mieux fixées. Toutes ces idées sont sans cesse juxtaposées et confondues, jamais définies. Le réel, c'est le fait; mais la loi aussi est réelle; elle est donc identifiée à un fait et considérée comme objet d'observation³. Que de problèmes suscités par ces identifications que Comte formule ainsi en passant et comme choses parfaitement claires ou même évidentes! En quel sens une loi peut-elle être considérée comme un fait observable? Dans quelle mesure peut-on même établir, comme Comte semble le vouloir, une parfaite coïncidence entre les deux idées de *fait* et d'*observable*? S'agit-il de ce

1. Cf. *Politique positive*, II, p. 434, 588.

2. *Mouvement positiviste*, p. 7 sq.

3. *Politique positive*, I, p. 25; VI, p. 600.

qui, par nature et en général, est propre à devenir objet d'observation, ou de ce qui, en fait, avec les moyens dont nous disposons à un moment donné, peut tomber sous les prises de notre observation? Est-ce, par exemple, par des conditions de temps et d'espace qu'il faut définir l'accessible ou l'inaccessible? C'est ce que paraît penser Littré. Mais alors il aurait fallu, avant Bunsen et Kirchhoff, considérer comme appartenant au domaine de l'inaccessible et de la métaphysique toutes les connaissances que nous a procurées la spectroscopie. Le domaine respectif de la science et de la métaphysique dépendrait des progrès de l'optique ou de l'invention d'une nouvelle méthode géologique ou astronomique! Pourtant il semble bien que faute d'un examen un peu approfondi de ces notions, telle soit à peu près l'idée qu'A. Comte acceptait. De fait on peut dire qu'une bonne moitié de la science actuelle, ou tout au moins des hypothèses les plus fécondes dont elle s'est inspirée aurait été ou a été rejetée par Comte comme appartenant au domaine de l'inaccessible. De même que le positif n'est en somme finalement défini que par le succès, l'irrationalité ou le caractère chimérique d'une théorie ne sont établis que par son échec¹. Singulière appréciation de la part d'un théoricien dont toute la philosophie repose sur une histoire des progrès mêmes des sciences et qui fait de la relativité un des caractères essentiels de la positivité. On se demande quels progrès aurait jamais faits la science, si, positiviste avant

1. *Mill et Comte*, p. 13.

2. Par exemple, *Cours*, I, p. 17.

l'heure, elle avait toujours considéré comme inaccessible tout ce qu'elle ne réussissait pas à atteindre.

4. — Étrangère à toute critique du savoir, cette philosophie l'est presque autant à toute logique. On sait que Comte n'admet pas qu'une logique puisse se constituer indépendamment et en dehors de la science¹. On lui accordera aisément qu'en fait la logique des sciences ne se constitue pas à l'état isolé, mais qu'elle est constamment conditionnée par la pratique de la science et par ses progrès. C'est ce qu'admet tout naturellement un Stuart-Mill²; mais c'est ce qu'un rationaliste même n'a aucune raison de nier absolument puisque, même si la raison n'est pas un produit de l'expérience, il faut pourtant bien qu'elle s'exerce pour se connaître.

Mais pour Comte, il n'y avait pas non plus de motif absolu qui dût lui interdire l'analyse, au moins dans la science faite ou se faisant, des procédés de la recherche et des conditions de la preuve expérimentale. N'est-ce pas chez lui un principe constant que si l'activité « spontanée » devance l'activité « systématique », celle-ci est cependant supérieure à la première et qu'elle accélère le progrès? Comte pouvait donc au moins tenter de constituer une méthodologie. On sait pourtant combien sont restées faibles et peu intéressantes ses indications à cet égard³, tant son esprit y répugnait. Ne trouver par exemple à relever dans la

1. *Cours*, I, p. 29; VI, p. 652, etc.

2. *Logique*, l. VI, ch. 1, p. 2 de notre édition.

3. 58^e *Leçon*.

méthode de la chimie, comme constituant tout son apport logique, que l'art des nomenclatures systématiques, est évidemment une pauvreté.

Pour bien comprendre cette attitude de Comte à l'égard de la logique il convient de prendre garde qu'à ses yeux la logique, considérée en dehors de la science, ne pouvait être que de la psychologie, et qu'il l'englobe naturellement dans l'aversion qu'il professait pour celle-ci¹. Faire de la logique ce serait retomber dans « l'évidente absurdité de la supposition d'un homme se regardant penser ». Quand, par suite, il parle de la valeur logique d'une science, il est aisé de s'apercevoir que sous ce terme il entend en outre sa valeur *pédagogique*, l'utilité qu'elle peut avoir pour la culture de l'esprit, la discipline qu'elle exerce sur nos facultés intellectuelles. On comprend dès lors que la logique ainsi entendue ne puisse sans contradiction être isolée de la science : cela équivaudrait à dire que la culture de l'esprit peut se produire à vide, et que nos facultés peuvent s'exercer sans une matière appropriée. Admettre une logique dans le sens ordinaire du mot c'est admettre, dans quelque mesure, que l'esprit trouve en lui-même les conditions de la science, ce qui, pour A. Comte, au premier stade de sa philosophie, devait paraître absurde. Au point de vue pédagogique c'est au contraire l'esprit qui apparaît comme un produit de la science, ce sont ses diverses aptitudes qui résultent de l'étude des diverses sciences.

1. Cf. *Cours*, I, p. 29 et *passim*.

Pour être juste, il faut reconnaître que cette logique à laquelle Comte semble si peu penser tout d'abord, il finit par l'esquisser tardivement, en 1854¹. Conformément à l'allure générale du système, cette sorte de « Philosophie première » apparaît la dernière, comme un résultat de toute l'élaboration antérieure. Elle n'en offre pas moins une forme très systématique, et même une sorte de régularité et de symétrie un peu artificielles qui font songer au tableau kantien des catégories et des concepts; et cela même nous révèle ce qu'il y avait de rationalisme instinctif dans le tempérament d'A. Comte, sous le naïf empirisme de la doctrine. Nous voulons parler de son exposition des « quinze lois encyclopédiques destinées dans l'état normal à guider partout la spéculation théorique et même à assister la raison pratique² ». Comte arrive donc à reconnaître ici que la logique *guide* la spéculation et n'est pas si indissolublement liée au contenu même du savoir, à la « doctrine », qu'il le prétendait tout d'abord. Mais il y a plus : il met au premier plan, dans son tableau, les exigences de l'esprit, comme « le principe vraiment fondamental qui prescrit de former l'hypothèse la plus simple » et déclare que le principe de l'immutabilité des lois présente une certitude subjective plus incontestable encore que sa certitude objective, puisque « celle-ci résultera toujours d'une induction purement empirique quoique devenue depuis long-

1. *Politique positive*, IV, p. 160 sqq. : *Avenir humain*, ch. III : Tableau général de l'existence théorique d'après la conception relative de l'ordre universel, ou systématisation finale du dogme positif.

2. *Ibid.*, p. 181.

temps irrésistible, du moins envers le spectacle inférieur ; tandis que celle-là repose naturellement sur des motifs rationnels ». Sans doute il ne faut pas se laisser duper par les mots et attribuer aux expressions de « subjectivité » de « motifs rationnels » une signification kantienne très éloignée de la pensée de Comte. Il reste cependant que non seulement Comte a fini par constituer, sous une forme abstraite et distincte une sorte de théorie générale de la pensée scientifique, mais que, dans cette théorie, il a reconnu expressément, à sa façon, la priorité des exigences logiques ; « la méthode ayant à tous égards plus de prix que la doctrine ¹ », et l'impossibilité d'atteindre une parfaite certitude par la voie du pur empirisme. Il semble que, si elle en eût eu le temps, la philosophie de Comte eût évolué dans le sens d'une expression théorique plus adéquate de ses tendances naturelles à la systématisation logique des principes ; et il est en tout cas remarquable que la forme la plus approchée qu'on trouve chez lui d'une sorte de rationalisme se rencontre précisément dans l'œuvre que l'on considère généralement comme caractérisée par un débordement de mysticisme et de sentimentalité. Peut-être pourrait-on soutenir ce paradoxe que les bizarreries de Comte, qu'une psychologie trop sommaire et trop simpliste a souvent mises sur le compte d'un reste ou d'un renouvellement des accidents de 1826, sont au contraire le produit d'un abus de la raison opérant à vide, que ses soi-disant folies, visiblement si

1. *Politique positive*, IV, p. 165.

calculées, si minutieusement combinées, émanent d'une intelligence parfaitement en possession d'elle-même, mais trop enfermée dans une réflexion solitaire, travaillant sur des matériaux systématiquement restreints, ayant perdu ce sentiment du réel et du pratique qu'elle avait tout d'abord semblé priser si haut, devenue incapable enfin, dans l'intensité de sa conviction, de sacrifier la moindre parcelle de ses constructions artificielles.

Même arrivé à ce stade, son évolution personnelle où sa pensée semble ainsi se réfléchir elle-même et ressentir enfin le besoin de dégager ses propres principes, Comte procède encore dogmatiquement; il travaille à formuler et à construire plus qu'à justifier. Sa philosophie de la science garde le caractère d'une foi spontanément acquise, d'un ensemble d'habitudes intellectuelles désormais arrêtées; elle continue à ignorer la position des problèmes critiques.

5. — Mais avant de se suffire à elle-même, une telle foi avait eu besoin d'un point d'appui; avant de vivre sur l'illusion qu'on la suivrait dans tous ses développements, elle avait dû se fonder sur la persuasion que ses principes mêmes comportaient une sorte d'évidence naturelle.

Et en effet, telle que nous l'avons décrite, ignorant les problèmes de la connaissance et de la logique, la philosophie de la science ne pouvait se clore chez A. Comte que par un appel au sens commun. Elle ne pouvait chercher un point d'appui, un critérium dernier que dans une évidence réputée intuitive et dans un assentiment supposé universel. C'est en effet à quoi A. Comte était arrivé dans la première

partie de sa carrière. Lui qui, sa doctrine une fois arrêtée, semble désormais si peu se soucier de l'opinion extérieure qu'il lui jette de véritables défis, a dû commencer par prendre à témoin de la vérité de cette doctrine la « raison publique ». Lui qui refuse d'abandonner au peuple la solution des questions politiques et de livrer au simple bon sens les problèmes de la pratique, il demande au peuple et au bon sens la solution du problème philosophique. Cet appel constant et voulu au sens commun est une particularité bien connue du positivisme de Comte; mais on ne paraît pas avoir toujours suffisamment senti à quel point il était une nécessité du système, à quel point il était impossible à Comte de l'éviter. Lui-même en a vivement senti l'importance. C'est pour lui un « aphorisme capital de la philosophie positive » que celui qui « impose en principe à toutes les saines théories scientifiques l'indispensable obligation d'un point de départ suffisamment conforme aux indications spontanées de la raison publique, dont la science réelle ne saurait constituer à tous égards qu'un prolongement spécial¹ ». Il n'hésite pas à ériger le sens commun en « arbitre final² ». Ici encore on peut dire que Comte résout tout principe en un fait. Son appel au sens commun n'est guère autre chose en effet qu'un appel à un fait, actuellement partiel et restreint, mais qu'il imagine dans l'avenir complet et universel en même temps que définitif. Il signifie sans doute, pour le présent, que le mode théolo-

1. *Cours*, IV, p. 519.

2. *Cours*, VI, p. 652. Cf. VI, p. 602; *Discours*, p. 67, 80, etc.

gique ou le mode métaphysique de penser caractérisent des classes sociales restreintes et privilégiées, dont la puissance politique tend à disparaître, tandis que le mode positif est celui même du prolétariat dans lequel Comte voit un allié naturel¹. Mais il signifie aussi que, pour l'avenir, le jour où tout le monde penserait selon le mode positif, en fait ce mode de penser n'aurait plus besoin de justification puisqu'il n'y aurait plus personne pour le contester. C'est d'une simple « désuétude » comme l'a bien fait remarquer M. Lévy-Bruhl² et non d'une discussion directe que Comte attend la disparition de la pensée métaphysique ou théologique. Comte appelle de ses vœux cette homogénéité de pensée, cet assentiment universel dans la positivité, en même temps qu'en vertu de sa loi historique il se persuade qu'elle doit inévitablement se réaliser. On peut dire que c'est un des adversaires les plus décidés et les plus vigoureux du positivisme, qui, sans le vouloir, a donné et pris à son compte une des meilleures formules de l'esprit positif quand il a écrit : « Il n'y a pas de certitude, il n'y a que des hommes certains ». Le jour où tous les hommes seraient certains de la vérité du positivisme, le positivisme serait certain : voilà probablement la vraie pensée d'A. Comte. Comme c'est par le fait qu'il prétend trancher toutes les questions, c'est encore par un fait qu'il répond d'avance à toutes les difficultés qu'on pourrait lui opposer; seulement ce qu'il invoque ici, c'est

1. *Discours*, p. 93-94.

2. *Revue des Deux Mondes*, 1898, I, p. 403. *Discours*, p. 43.

un fait à venir tenu pour certain au nom d'une loi historique.

Et pourtant il y a peut-être au delà de ce fait de quoi lui conférer, aux yeux d'A. Comte, une sorte de droit. D'une part en effet c'est l'intérêt même de la vie sociale, de l'organisation humaine qui inspire à A. Comte cette soumission au sens commun. Elle n'a pas seulement une cause négative dans l'absence de toute philosophie de la connaissance, elle a une cause positive dans les fins politiques et morales visées dès le début par A. Comte. Pour le présent, nous l'avons vu, la positivité a pour elle la vraie force sociale, les autres modes de penser n'étant plus représentés que par les classes dont le rôle politique est fini. Pour l'avenir, c'est finalement l'utilité humaine qui juge l'activité spéculative. Dans son ensemble l'humanité est vouée à l'action, non à la spéculation¹. Celle-ci ne peut donc, si l'on se place au point de vue de l'ensemble de l'humanité, être considérée que comme un moyen. C'est donc au point de vue de la « sagesse vulgaire » qu'elle doit se placer. Elle doit être adaptée à la moyenne de l'humanité. Si c'est le cœur qui doit poser les questions², si « la vraie philosophie rapporte à l'homme toute étude du monde », tandis que « la spéculation pure irait toujours du monde à l'homme³ », il faut bien adopter aussi dans la solution des questions, quoiqu'elle continue à relever exclusivement de l'esprit, le point de vue de l'humanité. C'est pourquoi, parvenue

1. *Appendice général*, p. 203.

2. *Politique positive*, I, p. 18.

3. *Ibid.*, I, p. 449.

dans son étude des sciences à la Sociologie, la philosophie positive semble se retourner bout pour bout; c'est la science de l'humanité qui juge désormais les sciences inférieures et les conditionne pratiquement, tandis que dans l'ordre théorique elle semblait en dépendre. Ce revirement, ce passage de la méthode objective à la méthode subjective, loin d'être une inconséquence de la part de Comte, et comme une sorte d'accident biographique sans autre valeur que celle d'une espèce de conversion personnelle, était au contraire naturel et inévitable; il était dans la logique du système. Créé en vue de réorganiser la mentalité sociale, il s'estime suffisamment fondé s'il peut se croire d'accord avec le sens commun. Ainsi le positivisme comporte une première justification, mais elle est pratique et non théorique.

D'autre part le fait qu'il escompte, dans l'avenir, le triomphe de la positivité, ne serait que le terme naturel d'une évolution continue. A cette positivité qui doit caractériser le régime final, A. Comte semble donc trouver un titre de noblesse dans son caractère primitif. D'une manière sans doute inconsciente, Comte, comme son ennemi Rousseau, comme tout le xviii^e siècle, cède peut-être au prestige de l'idée de *Nature*. La théologie et la métaphysique sont pour la pensée normale une sorte de corruption, comme la « civilisation » en est une dans l'ordre pratique pour tous ceux qui, depuis les Cyniques jusqu'à Rousseau, réclament le retour de l'homme à la nature. L'esprit positif doit triompher parce qu'au fond il est naturel et primitif.

Définitive quand elle se sera étendue à tous les esprits et à tous les domaines, la positivité est en effet première dans ses plus modestes origines. Elle est antérieure à l'état théologique lui-même. Car celui-ci n'a jamais été rigoureusement universel; « il n'y a jamais eu de dieu de la pesanteur¹ ». Comment expliquer autrement l'évolution même, puis la dissolution de la pensée théologique, l'avènement et la disparition graduelle de la pensée métaphysique, sans un ferment de positivité présent dès l'origine et toujours actif, cause réelle quoique longtemps inaperçue de toutes ces transformations²? La pensée métaphysique n'est qu'un compromis : elle suppose donc déjà une certaine coexistence des deux tendances entre lesquelles a lieu ce compromis, l'esprit théologique et l'esprit positif. En second lieu, si la métaphysique sert les intérêts de positivité par son « influence corrosive » sur la théologie, n'est-ce pas en tant qu'elle-même est déjà le produit d'une positivité inconsciente? Si enfin la métaphysique est impuissante autrement que dans ce rôle purement négatif et destructeur, n'est-ce pas parce qu'en se retournant contre la positivité, elle agirait véritablement à contre-sens en s'attaquant à ce qui a été sa seule raison d'être à elle-même? L'évolution même qui doit s'achever dans la positivité nous la révèle fondamentale et originelle. La positivité n'est le terme définitif de l'histoire humaine que parce qu'elle en est le terme vraiment initial.

1. *Cours*, IV, p. 491.

2. Cf. *Politique positive*, III, p. 39.

Ainsi la philosophie positive ignore, il est vrai, toute tentative de justification critique, mais elle semble en chercher une à la fois dans la *pratique* et dans la *nature*. A ce double point de vue, on peut dire qu'elle se fonde sur une sorte d'optimisme. D'un côté, elle a, dans l'unité possible du genre humain, dans l'homogénéité et l'universalité de l'esprit humain, une confiance que le rationalisme le plus dogmatique n'a peut-être jamais dépassée. En même temps elle tient pour excellent le mode de penser supposé le plus primitif et le plus naïf, et que n'aurait encore adultéré aucun effort artificiel ou prématuré pour savoir plus ou comprendre mieux que la *nature* ne le comporte; et par là, elle dépasse l'empirisme le plus simpliste.

IV

Il reste à nous demander si la pensée contemporaine a suivi cette inspiration, si elle s'en tient volontiers à ce dogmatisme et à cet empirisme.

Il ne nous le semble pas.

Réservez toutefois une question purement pratique. Si nous considérons uniquement le point de contact entre les deux parties de la philosophie positiviste, entre une philosophie de la science trop vantée et une philosophie morale trop négligée, nous aurions peut-être quelque chose à retenir de cette limitation qu'A. Comte veut imposer aux recherches scientifiques au nom de l'intérêt de l'humanité.

On peut penser avec lui que la « spécialité dispersive » est poussée beaucoup trop loin et qu'il y a dans notre société au moins autant de gaspillage d'intelligence que de gaspillages d'argent et d'efforts matériels. Il suffit de parcourir certains catalogues de travaux académiques ou universitaires pour déplorer avec Comte la « vaine déperdition de nos faibles forces mentales¹ », dépensées en travaux de stérile érudition et en recherches absolument « oiseuses ». A cet égard, Comte a eu un sentiment très juste et très vif d'un mal réel. Et puisque la science est, en même temps, un moyen pour l'humanité et un des plus nobles emplois de la vie humaine, il semble bien qu'un compromis est inévitable et qu'il faut sacrifier aux fins pratique de l'humanité moyenne quelque chose de la pure curiosité, surtout de cette « puérole curiosité suscitée par une avide ambition », quelque chose des « puéroles investigations » qui ne tendent qu'à de « vains triomphes académiques ». Il y a certes, surtout dans le monde des historiens, des philologues, des archéologues, quelques symptômes de cette manie que les aliénistes allemands nomment « Grübelsucht ».

Mais quel que soit l'assentiment qu'on puisse donner sur ce point aux thèses d'A. Comte, la question reste purement pratique. Le compromis dont nous venons de parler ne comporte aucune règle absolue; il est affaire de mesure d'opportunité, d'utilité. Il n'a rien à voir avec le problème

1. *Discours*, p. 31.

de la valeur intrinsèque de la science ni avec la vérité ou l'insuffisance d'une philosophie de la science. Au contraire, il signifie simplement que, pour l'homme tel qu'il est, le vrai n'est pas l'unique fin, ni l'intelligence l'unique faculté, ni la science l'unique condition de vie.

Or le plus grand nombre des critiques favorables au positivisme continuent à penser que la philosophie de la science est la partie la plus solide et la plus durable de l'œuvre de Comte, sans considérer qu'aux yeux du fondateur même du positivisme elle n'avait qu'une valeur préparatoire, éducative, sociale, et que c'est lui enlever ses plus solides fondements que de la considérer ainsi à part. La question subsiste donc à leur point de vue, de savoir si la science contemporaine a suivi la double invitation de Comte, si elle a, d'une part, renoncé à tout effort pour scruter ses propres fondements, d'autre part, consenti à limiter ses prétentions quant à la profondeur et à la précision de ses recherches; si enfin elle est devenue moins curieuse de ses principes et de ses conditions, ou moins avide de résultats objectifs.

1. — Tout d'abord, la logique et la critique scientifiques, loin de s'effacer, ont pris une place croissante dans les préoccupations, non seulement des philosophes, mais des savants de profession.

Sans doute, en un certain sens, Comte a gain de cause : la philosophie et la science se sont sensiblement rapprochées; et c'est un des titres d'honneur de la *Revue de Métaphysique et de Morale* d'avoir contribué à ce rappro-

chement. L'idée d'une philosophie, et en particulier d'une logique entièrement constituée *a priori* et en dehors de la science réelle n'a peut-être jamais été plus éloignée des esprits qu'à l'heure présente. Le sentiment de la distance qui existe entre la logique pure et la réalité, de la contingence (au sens d'ailleurs purement leibnizien du mot) des vérités physiques, n'a pu que se développer au cours d'un demi-siècle de recherches expérimentales. Les découvertes qui s'accumulaient si rapidement, découvertes si imprévues pour la plupart, et même en partie mal expliquées, dues beaucoup plutôt à l'audace de l'expérience ou à la hardiesse de l'hypothèse qu'à la régularité de la méthode, à la variété des procédés qu'à la sûreté d'une règle, ne pouvaient que mettre en évidence l'inépuisable richesse de la nature en même temps que la valeur de l'originalité personnelle dans l'investigation et faire sentir, beaucoup plus vivement que n'eût pu le faire aucune réflexion philosophique, combien l'*a priori* est inadéquat au réel, et combien les règles tirées de la science acquise laissent de marge à l'initiative et à l'ingéniosité du chercheur. La profondeur des choses et l'activité propre de l'esprit se manifestaient ensemble dans ce progrès scientifique.

Mais, du même coup, plus se pressaient les découvertes, plus elles pouvaient étonner l'esprit, plus aussi s'imposait la nécessité de définir avec rigueur les conditions de la preuve; plus l'invention avait de place dans la recherche, plus aussi l'esprit du savant était tenu de justifier ses démarches, et obligé lui-même de s'interroger sur leur

portée. La logique pénètre donc de plus en plus l'œuvre scientifique. Et ce n'est pas seulement la science de la nature, c'est aussi la science mathématique qui participait à ce mouvement. Là aussi, les procédés et les méthodes ont acquis une variété, une souplesse, une généralité qui obligent la réflexion à s'attacher à la forme autant qu'à la matière, à la logique de la science autant qu'aux résultats. Plus, dans ce domaine aussi, les conceptions s'écartaient des intuitions avec lesquelles nous familiarise l'expérience, plus, par l'extension naturelle des symboles surgissaient des notions mathématiques plus ou moins paradoxales pour le sens commun, plus il devenait nécessaire de surveiller de près les démarches de l'esprit et de contrôler la validité de ses opérations. Si A. Comte ne voulait pas de logique en dehors de la science, il ne tenait pas, apparemment, à ce qu'on fit tant de logique à propos de science. Il semble qu'on soit assez disposé à intervertir sa thèse, et à réprover non plus toute logique tentée en dehors de la science, mais toute œuvre scientifique entreprise sans logique et sans critique. La doctrine même qui s'est intitulée *Nouveau Positivisme* s'est surtout signalée par une subtile psychologie du savant, par une analyse raffinée des procédés de la science, et par une critique exigeante et même audacieuse de la valeur de la certitude scientifique. Le Nouveau Positivisme est à cet égard aux antipodes de l'ancien, pour les théories scientifiques duquel il ne professe d'ailleurs qu'une médiocre estime.

La réflexion critique, à son tour, non moins que la

réflexion logique proprement dite, se trouvait suscitée et fortifiée par les progrès mêmes de la science; plus générales et plus profondes devenaient les hypothèses scientifiques, plus prenait de consistance vraiment positive le problème des fondements de la science et de la rationalité. La métaphysique et la science, au lieu d'accepter le complet divorce qu'on prétendait prononcer entre elles, comprenaient la possibilité d'un rapprochement. Il devenait difficile par exemple de considérer le problème de la nature de l'espace comme une question chimérique et verbale en présence des conceptions de la géométrie non-euclidienne ou de la géométrie à n dimensions. De même dans l'ordre des sciences physiques le principe de la conservation de l'énergie, et ses diverses applications, donnait à l'idée du déterminisme une portée et une précision qui forçait la discussion à reprendre et lui permettait de se renouveler. Inversement, une loi physique d'une telle généralité et d'une telle portée cessait d'apparaître comme un simple fait, et il devenait à peu près impossible de ne pas se demander si elle n'a pas une nécessité d'une espèce et d'une valeur tout autre que celle d'une loi particulière; et c'est le savant, non le métaphysicien, qui en vient à demander qu'elle soit dans l'enseignement de la physique franchement présentée au début du cours comme un principe, et non à la fin comme un résultat¹.

Je ne vois donc pas que la science contemporaine soit

1. Appell, Préface au *Cours élémentaire de Physique* de M. Chassagny, p. II.

devenue plus positiviste au sens rigoureux du mot, plus disposée à se contenter de la confiance que peut inspirer soit son succès pratique, soit l'histoire de ses progrès. Au contraire, elle ne s'est jamais montrée plus curieuse de ses propres principes, plus prudente dans ses prétentions, plus réservée dans ses conclusions qu'à une époque où l'éclat de ses réussites et la rapidité de ses conquêtes auraient pu lui inspirer quelque présomption.

On me rappellera sans doute qu'il y a aussi du relativisme chez Comte, et que la relativité est même un des caractères par lesquels il définit la positivité¹. Mais Comte n'a jamais analysé de bien près ce qu'était cette relativité; l'idée s'en présente chez lui sous plusieurs formes diverses que nous n'avons pas le loisir d'étudier ici². En tout cas on ne peut dire que ce soit un relativisme critique, et c'est ce qu'on voit assez lorsqu'il se mêle, sans l'avoir compris ni même lu, d'apprécier Kant chez lequel il a dû reconnaître un des initiateurs de la philosophie du relatif³. Au contraire, l'idée de relativité a finalement chez lui un sens tout historique et social qui paraît assez éloigné de celui auquel s'attachent les savants ou les philosophes contemporains. C'est la sociologie seule, pense-t-il, qui arrive à éliminer complètement l'absolu⁴. Pourquoi? C'est d'abord que, au point de vue historique, toutes les manières de

1. Par exemple, *Discours*, p. 44.

2. Cf. Lévy-Bruhl, *La Philosophie d'A. Comte*, p. 84; *Cours*, VI, p. 620; *Discours*, p. 14.

3. *Cours*, VI, p. 619.

4. *Ibid.*, p. 621.

penser, par cela même qu'elles doivent s'expliquer, sont aussi justifiables à quelques égards¹; à ce point de vue la relativité, c'est le caractère provisoire de toutes les formes de pensées *antérieures à la positivité*, et aussi leur valeur réelle comme facteurs de l'évolution mentale. Mais finalement, comme au contraire la positivité est pour lui une « philosophie définitive² » qui met un terme à cette évolution, l'idée de relativité prend un sens nouveau par rapport au règne de la positivité et signifie essentiellement subordination de l'intelligence individuelle à la pensée collective. L'absolu pour Comte, on le sait, c'est l'individuel (comme on le voit bien pour les idées de droit, de liberté de conscience, etc.). La philosophie de l'absolu, c'est l'individualisme intellectuel. Autrefois, expose-t-il³, la subjectivité (individuelle alors) poussait l'esprit à l'absolu, tandis que l'objectivité le ramenait au relatif. Aujourd'hui « la subjectivité positive devenue sociale en vertu de sa réalité » devient par cela même aussi relativiste. « Dans la nouvelle logique religieuse, la substitution spéculative du relatif à l'absolu et la substitution affective de l'humanité à l'homme sont toujours la suite naturelle l'un de l'autre. » En d'autres termes, si la justification historique partielle des régimes intellectuels antérieurs était tirée de leur adaptation à l'état des esprits, le jour où serait découverte une manière de penser plus propre à se généraliser, un

1. *Politique positive*, I, p. 56; *Discours*, p. 43-44.

2. *Discours*, p. 44.

3. *Politique positive*, I, p. 452-3.

régime mental éminemment social (et c'est le caractère propre et essentiel de la positivité), l'individu n'aurait plus qu'à se soumettre. Ainsi paraît s'expliquer le paradoxe d'une philosophie qui proclame la *relativité*, et qui conclut à un régime intellectuel historiquement *défnitif* et socialement *autoritaire*. Il y aurait contradiction si la question était pour Comte celle de la valeur, de l'intelligibilité, de la certitude intrinsèques de la science. Mais nous avons vu qu'il ne s'agit pour lui que de sa valeur sociale. Il ne s'agit pas, pour lui, d'orienter la recherche scientifique, d'en élucider les conditions, d'en critiquer les résultats, mais de déterminer l'attitude d'esprit la plus favorable à une discipline collective. A cet égard la relativité apparaît naturellement comme la plus satisfaisante. Au point de vue de la réflexion, de la critique (c'est-à-dire, penserait Comte, de l'individu), elle n'est qu'un pur scepticisme; et sur ce scepticisme, ou tout au moins sur cette ignorance, se greffe, sans aucune contradiction, et même fort logiquement, un principe social d'autorité. Aug. Comte a dans l'universalité des lois mentales et dans leur constance une confiance empirique et historique assez grande pour croire à la possibilité d'un régime intellectuel homogène; cela est nécessaire et suffisant pour qu'un pouvoir spirituel ait prise sur la masse. Cela ne l'est pas pour qu'on puisse et surtout pour qu'on doive se passer d'un pouvoir spirituel.

Dans son ignorance des problèmes de la pensée Comte n'a pas compris pourquoi la théologie pouvait tomber par

simple « désuétude systématique », « quoiqu'on n'ait jamais démontré logiquement la non-existence d'Apollon... et des autres créations poétiques¹ » : c'est que justement l'esprit critique demande des *raisons pour croire* tandis que la pensée vulgaire, c'est-à-dire ce sens commun dont Comte veut faire le fondement de la positivité, *croit naturellement* et sans raison jusqu'à ce qu'elle rencontre des *raisons de ne pas croire*. Et elle ne les rencontre pas facilement, car elle les évite. Une foi vive travaille instinctivement à rendre tout contrôle impossible. Les dieux reculent en des domaines de plus en plus inaccessibles, dont la crainte même qu'ils inspirent écarte les regards indiscrets. Cette désuétude en laquelle espère A. Comte atteste donc le progrès de l'esprit critique; et sa théorie à cet égard est une justification involontaire de l'esprit critique. Comment dès lors Comte peut-il être assuré qu'une croyance toute spontanée, comme celle dont il se contente en faveur du positivisme, doit présenter le caractère stable et définitif qu'il lui attribue, et que la désuétude ne viendra pas, pour elle aussi, quand on s'apercevra de l'absence de critique, de l'insuffisance des *raisons de croire* et de ce caractère purement spontané de la foi positive? Sans l'esprit critique, exigeant, pour affirmer, des motifs positifs de créance, la pensée théologique n'avait guère de raison de disparaître. Comment supposer qu'un nouveau mode de penser dont on ne nous fournit aucune

1. *Discours*, p. 43.

autre justification directe, sinon qu'il est encore plus primitif et plus instinctif que le mode théologique, ne doit pas rencontrer les mêmes exigences et succomber s'il est incapable d'y satisfaire?

Ce sont justement ces exigences que la pensée contemporaine nous semble manifester de plus en plus nettement, non seulement du côté des purs philosophes, mais du côté des savants. Rien de plus dogmatique, au fond, malgré ses inévitables réserves sur la portée d'une science non critiquée, rien de moins scientifiquement relativiste que l'attitude scientifique du comtisme; rien de plus éloigné d'un tel dogmatisme que la pensée des plus autorisés parmi les savants de notre temps. La métaphysique et la science, contrairement aux prévisions de Comte, se sont rapprochées, parce que si l'une a peu à peu réduit ses ambitions à l'étude des problèmes suscités par la pensée scientifique elle-même, l'autre ne redoute plus, et n'a plus à craindre, en effet, de laisser poser et de poser elle-même des questions où ne sont engagées ni la pureté de sa méthode ni la valeur immédiate de ses résultats.

2. — Si maintenant nous considérons non plus l'esprit, mais le domaine de la science, on reconnaîtra plus volontiers encore que Comte n'a pas davantage été suivi dans ses prétentions à limiter étroitement la science. Nous avons dit combien était insuffisante et vague sa définition de ce qui est ou n'est pas accessible. Il y a une sorte d'optimisme qui fait penser au renard de la fable à déclarer « oiseuses » « les lois que nous ne pouvons décou-

vrir¹ ». Que peut signifier une telle assertion? Ou bien elle revient à cette naïveté que les lois encore inconnues ne peuvent être utilisées; ou elle suppose cette extraordinaire conviction que même si elles venaient à être connues elles ne pourraient nous être d'aucune utilité, de sorte que notre temps aurait ce singulier privilège d'avoir atteint la limite des connaissances vraiment utiles; ou enfin elle impliquerait cette thèse arbitraire que la recherche de certaines lois serait inutile parce qu'elles seraient impossibles à découvrir, sans qu'on puisse dire en vertu de quel mystère, tout en étant de même essence que les autres, elles nous seraient irrémédiablement cachées.

En vérité, s'il n'existe aucun moyen de déterminer *a priori* l'accessible et l'inaccessible, si, surtout pour A. Comte, qui ne saurait distinguer rationnellement différents domaines de la connaissance, il n'y a là qu'une question de succès, comment interdire à la science aucune tentative? Comment savoir ce qui est ou non accessible, sinon en s'efforçant d'y atteindre?

Aussi ne voyons-nous pas que la science ait songé même un instant à abandonner les recherches que Comte prétend lui interdire. Les questions d'origines en particulier, englobées par lui dans la même condamnation, sans distinction du sens empirique et du sens métaphysique du mot *origine*, origines géologiques, origines des espèces², origines du

1. *Politique positive*, II, p. 431.

2. Cf. *Politique*, I, p. 592; III, p. 167. Comte est d'une manière générale défiant jusqu'à l'hostilité à l'égard des nouveautés de la science; cf. *Politique positive*: « La prétendue découverte » de Neptune; II, 441 : « La prétendue

langage, etc., ont au contraire sollicité de plus en plus la curiosité scientifique.

Mieux encore : on ne peut même pas dire que la science actuelle s'en tienne à la recherche des lois, au sens tout formel où Comte entend ce mot, de ces lois qui ne seraient que la formule des relations quantitatives des phénomènes, et dont il trouve le type dans les formules newtoniennes¹.

Tout d'abord, en effet, elle s'efforce, quoique en un sens parfaitement positif, de remonter des lois aux causes, en essayant de trouver, par l'analyse, la raison des lois elles-mêmes, dans la nature, hypothétique ou vérifiée, des choses ou des phénomènes. La biologie, contrairement aux suggestions et aux protestations de Comte, a pris le microscope pour auxiliaire essentiel, et s'est de plus en plus attachée à la connaissance de la cellule, à l'observation ou même à la conception conjecturale des conditions chimiques et physiques de la vie élémentaire, de la nutrition et de la reproduction cellulaire. En chimie, on se contente de moins en moins de lois purement formelles comme l'était à l'origine, par exemple, la loi des proportions définies. Déjà Dalton cherchait à déterminer comment on pouvait se représenter la constitution même des corps pour comprendre les lois de leurs combinaisons. On peut dire que toutes les grandes théories chimiques imaginées depuis ont été autant d'efforts plus ou moins heureux pour dépasser les formules, pour

géologie ». Et ces négations sont, comme on le voit, tout de parti pris et sans contrôle.

1. Cf. *Cours*, VI, p. 661 sqq.

chercher au delà de la simple systématisation des résultats, pour rendre compte enfin de la nature intime des phénomènes. La théorie physico-chimique des *ions*, la méthode tonométrique de Raoult, d'autres encore, sont autant de manifestations de préoccupations du même ordre. La thermochimie de M. Berthelot, finalement, « fait passer au second plan les formules et aspire à tout expliquer par deux données fondamentales, la masse des éléments et la nature de leurs mouvements ». La Physique ne s'en tient pas davantage à l'énoncé des relations des phénomènes, par exemple à l'expression purement géométrique de la marche des rayons géométriques dans telles ou telles conditions. En dépit des protestations que Comte élève avec une égale vivacité contre les fluides et contre les « éthers chimériques », elle s'est de plus en plus attachée à la théorie ondulatoire, qu'elle s'efforce d'étendre. La découverte récente d'une série de phénomènes qui rentrent dans le cadre de la même hypothèse générale et permettent d'établir une gamme de plus en plus complète et déjà presque continue, depuis les rayons X jusqu'aux oscillations hertziennes en passant par le spectre de la lumière visible ou invisible, cette découverte ne peut que confirmer l'hypothèse par l'extension qu'elle en fournit. Et il y a là de la part de Comte plus qu'une erreur excusable de prévision, et pour la physique contemporaine plus qu'un démenti à une prophétie aventureuse. C'est l'effort même pour pénétrer au delà du formalisme superficiel des lois telles qu'il les définit, pour pénétrer jusqu'aux éléments constitutifs des

phénomènes, dont l'expérience immédiate ne nous montre que l'apparence finale et grossière, c'est cet effort que Comte condamne comme contraire à l'esprit de la science, et qui, au contraire, justifié par des succès inattendus, occupe sans relâche l'activité scientifique actuelle.

Cet effort a pu être moins heureux sur d'autres points, par exemple dans la théorie cinétique des gaz ; il atteste néanmoins toujours combien le physicien contemporain a fait peu de cas des directions de Comte. Il n'est pas jusqu'à la loi de gravitation elle-même, que Comte croyait si bien à l'abri de semblables curiosités, qui n'ait donné lieu à des tentatives d'explication causale, médiocrement récompensées d'ailleurs, mais dont le renouvellement n'en est que plus significatif¹.

Au fur et à mesure enfin qu'elle devient ainsi plus riche et plus profonde, la connaissance de l'univers physique tend aussi de plus en plus vers cette unité que Comte se plaisait justement à lui refuser d'avance².

Aussi, toujours indifférente en cela encore aux conseils de Comte, la science positive actuelle ne se lasse-t-elle pas de poursuivre la recherche de la précision objective la plus rigoureuse. Elle sait très bien que ses mesures ne peuvent être qu'approximatives, et elle le sait d'autant mieux qu'elle pousse justement plus loin ce genre de scrupule ; mais elle ne dédaigne pas ce genre d'approximation indéfinie qui reste pour elle le substitut nécessaire de la vérité rigou-

1. V. Stallo, *La Matière et la Physique moderne*, ch. v.

2. *Politique positive*, I, 528.

reuse. Elle ne craint pas de voir cette précision troubler la beauté et la simplicité des lois supposées ou entrevues, car elle sait combien, dans la plupart des cas, il serait irrationnel de s'attendre à ce que la formule mathématique des variations d'un phénomène en fonction d'un autre, soit une formule simple. Lorsque, comme nous l'indiquons plus haut, on cherche à se représenter la réalité sous le symbole, on se rend compte que la parfaite simplicité d'une loi comme celle de Mariotte, n'existerait que sur le papier et supposerait dans les choses plus de complication réelle, qu'une loi algébriquement plus complexe. Si l'on y réfléchit, on entrevoit qu'il faudrait admettre dans la matière vivante des propriétés bien plus complexes si à une excitation double devait correspondre une sensation double, que pour comprendre une proportion décroissante de la réaction. A plus forte raison, dès qu'interviennent des unités de pure convention, comme les degrés de température, dont la superposition ne correspond nullement à l'addition de quantités égales, des formules de proportionnalité simples n'auraient-elles aucune raison d'être. Si, au résumé, il y a des cas où l'irrégularité apparente des rapports des phénomènes tient à l'imperfection de nos observations, et où l'on se rapproche de la vérité en corrigeant les résultats dans le sens de la simplicité, il y en a peut-être plus encore où c'est au contraire l'imperfection de nos observations, leur défaut d'étendue ou de précision qui fait l'apparente simplicité des résultats. Mais, quoi qu'il arrive, nous cherchons le maximum de précision objective. Il suffit de visiter un labo-

ratoire comme celui du Bureau international des Poids et Mesures pour avoir l'impression très saisissante des infatigables exigences de la physique actuelle en fait d'exactitude, de la prodigieuse minutie, des raffinements ingénieux qu'elle apporte à apprécier les fractions infimes de millimètre, de milligramme ou de degré, à prévenir ou à corriger les plus imperceptibles erreurs. Le travail scientifique se présente, dans un tel laboratoire, comme une répudiation en acte des conseils et d'une bonne partie de la philosophie scientifique d'A. Comte.

*
* *

CONCLUSION.

Il nous semble donc, au total, que la science contemporaine est très éloignée des voies où A. Comte prétendait l'engager; et si la philosophie scientifique a paru prête à faire au positivisme d'assez importantes concessions, on ne voit guère que la science elle-même y ait même jamais songé.

Elle est à la fois plus idéaliste et plus réaliste que ne le voudrait Comte.

1. — Elle est plus *idéaliste* en ce sens que le naïf objectivisme par lequel débute le positivisme, la pure et simple abdication de l'esprit devant le fait, la solution des problèmes de la connaissance à l'aide d'un simple critère historique ne paraissent plus, et de moins en moins, capables

de la satisfaire. Elle aperçoit de mieux en mieux la part de l'esprit dans la constitution de la vérité scientifique et jusque dans la conception et les définitions de ce qu'on appelle un fait. Elle pose à nouveau, en s'éclairant des idées formées au cours même de ses propres recherches, les problèmes logiques et critiques écartés ou méconnus par A. Comte.

Le positivisme a toujours considéré l'opération critique comme un cercle vicieux sans issue, et ce cercle se confondait pour A. Comte, incapable nous l'avons vu de distinguer la psychologie de la critique, avec « l'absurdité » qui l'irrite si fort de « l'homme se regardant penser ». Qu'il y ait dans un rationalisme plus ou moins inspiré de Kant une pétition de principes au moins apparente, puisque la raison travaille à se justifier elle-même, on comprend que le positivisme ait pu le penser. Mais la difficulté se retrouve, dans d'autres doctrines, sous d'autres formes, et lui-même n'y échappe nullement. La philosophie cosmologique d'un Spencer pose un monde tel que l'évolution de ce monde doit finalement faire apparaître la raison. Mais qui est-ce qui pose un semblable monde et en conçoit les lois fondamentales et l'évolution, si ce n'est la raison même du philosophe? Il n'est pas étonnant dès lors qu'elle s'y retrouve; on n'a fait que déplacer l'*a priori*. A son tour A. Comte fait un effort pour trouver dans le fait, c'est-à-dire pour lui dans l'histoire humaine, un point d'appui extérieur à l'esprit, et cet effort est vain; Comte se trouve enfermé dans un cercle analogue. La sociologie, en posant la loi des trois états, fonde la posi-

tivité. Mais la positivité même de la sociologie est suspendue à la loi des trois états puisque c'est celle-ci qui permet d'établir la classification des sciences et l'ordre de leur passage à la positivité d'où résulte que le tour de la sociologie serait arrivé et qu'elle doit maintenant devenir positive. A ceux qui douteraient de la positivité de la sociologie Comte oppose « l'évidente réalisation naissante » de cette science, que constitue la loi des trois états¹. Mais à ceux qui douteraient de la loi des trois états Comte ne pourrait opposer que la positivité préjugée de la sociologie puisque le développement de la positivité à travers l'histoire pourras sans cela être considéré comme un fait très contingent d'une histoire de quelques siècles, chez quelques peuples occidentaux, ou encore, ainsi que nombre de théologiens l'ont pensé, comme une aberration momentanée et locale de l'esprit d'ignorance et d'erreur. Pourquoi encore admettons-nous qu'il y a des lois sociales, qu'il y a une loi des trois états? Parce que, d'une manière générale, il y a des lois dans la nature. Mais pourquoi admettons-nous qu'il y en ait, sinon que la sociologie nous montre le progrès des sciences conditionné par cette croyance; ce qui suppose en outre que nous *voulons* ce progrès des sciences et que nous le *croyons* possible dans tous les domaines. Et quel est enfin ce « bon sens universel », cette « raison publique » que Comte finit par ériger en critérium dernier? Est-ce le bon sens réel, le sens commun historiquement constaté dans telles

1. *Cours*, IV, p. 465. Cf. *Appendice général*, p. 155.

sociétés à telle époque? Ce serait difficilement soutenable, puisque ce sens commun réel a été surtout théologique et que la positivité n'a pas encore, en fait, gagné tous les esprits ni tous les domaines. C'est donc le sens commun idéal tel que le conçoit le philosophe, tel qu'il croit le dégager d'une histoire interprétée selon ses propres convictions et préférences. C'est sa manière de penser qu'il essaye d'imposer au sens commun vulgaire, qui en est fort éloigné. Comte postule en dernière analyse l'universalité et l'immutabilité des conditions fondamentales de la pensée (et il les postule *en droit* puisqu'il est obligé de reconnaître *en fait* une loi d'évolution mentale) avec une foi aussi instinctive que pourrait l'être celle d'un rationaliste dogmatique¹.

Si ni la cosmologie ni l'histoire ne nous permettent donc d'éviter la pétition de principes qu'on reproche à la critique, n'est-il pas en définitive plus simple, plus sûr et plus décisif de mettre directement l'esprit en présence de lui-même et de son travail scientifique pour se rendre compte par analyse des conditions, de la méthode, de la portée de l'œuvre de la science? C'est ce que la pensée scientifique contemporaine nous a semblé assez disposée à faire.

2. — Et d'autre part, elle nous a paru aussi, dans sa méthode pratique, plus *réaliste* que Comte ne le voulait. Il n'est pas besoin d'évoquer le revenant dès longtemps exorcisé de la « chose en soi » pour pouvoir parler ici de

1. Cf. *Cours*, VI, p. 569 et 624.

réalisme et soutenir que la science procède suivant une *méthode réaliste* à bien des égards. Il reste encore un réalisme transcendantal lorsqu'on a écarté le réalisme ontologique. Il ne s'agit évidemment pas pour le savant d'un « en soi » absolu, mais il s'agit pourtant d'un « en soi » relatif et empirique. Chercher sous les composés les composants, et ne tenir provisoirement les corps ou les phénomènes pour simples que dans la mesure où la tentative de les décomposer n'a pas donné de résultats; chercher sous les faits complexes des faits de plus en plus élémentaires; s'efforcer de déterminer sous le nom de causes non pas seulement, comme on l'a trop complaisamment répété depuis Comte par peur d'introduire des idées métaphysiques dans la science, de simples concomitants, mais bien des facteurs vraiment constitutifs des choses ou des phénomènes, et capables d'en rendre compte d'une manière intrinsèque; ne prendre enfin toute donnée expérimentale que comme une apparence destinée à se résoudre en des termes plus éloignés de l'expérience immédiate; c'est bien là ce que semble vouloir la science actuelle, et c'est bien procéder d'un point de vue réaliste. L'idée métaphysique de *chose en soi*, n'est, comme toute autre idée métaphysique, que la *limite* d'une forme de recherche et d'explication, et cette forme est celle que nous venons de décrire, celle de l'analyse. On pourra dire que la science est réaliste si, au lieu de mettre pour ainsi dire tous les faits sur un plan sans épaisseur, elle reconnaît à la nature une profondeur, pour nous indéfinie, qu'elle ne se lasse pas de sonder; si

encore elle lui reconnatt, en sens inverse, en même temps qu'un « détail » infinitésimal, une grandeur sans limite assignable. De part et d'autre, en effet, la nature se révèle à nous comme une existence qui dépasse toujours la connaissance, ou, si l'on veut, la connaissance possible paratt s'étendre toujours au delà de toute connaissance actuelle, et nous sommes dès lors obligés d'interpréter cette opposition et cette disproportion par l'idée d'une extériorité et d'une réalité indépendante. Comte a été, des deux côtés, fort étranger à ce sentiment si moderne de l'infini. D'une part, il renonce à l'idée d'univers et tend de plus en plus à constituer une science toute géocentrique. Mais surtout, nul n'a été, n'a voulu être plus éloigné de l'intuition devenue si familière à la pensée contemporaine de la profondeur de la nature; nul n'a plus étroitement ni plus arbitrairement limité les droits de l'analyse; nul n'a plus insisté pour que la matière de chaque science fût maintenue aussi voisine que possible des données directes de l'expérience brute, pour que, si l'on me permet l'expression, l'optique restât lumineuse et l'acoustique sonore. Les paradoxales expériences de M. le D^r Le Bon sur la « lumière noire », les déconcertantes observations de M. et M^{me} Curie sur les radiations indéfiniment émises par le radium, le polonium et d'autres corps encore problématiques, voilà quelques exemples, parmi les plus récents, de ces recherches qui attestent et qui, en même temps, confirment notre sentiment de ce qu'il y a pour ainsi dire d'insondable dans les choses, mais témoignent en même temps de la confiance

de la science dans ses ressources et dans ses droits. La richesse inépuisable, la variété indéfinie de la nature sont pour nous comme le signe de sa transcendance par rapport à nous, en nous forçant à reconnaître à quel point elle dépasse non seulement notre faculté de déduction rationnelle, mais notre puissance de construction imaginative.

Et pourtant l'esprit ne se lasse pas de poursuivre ses revanches, de travailler suivant ses ressources propres à comprendre ce qu'il découvre, comme à prévoir ou à concevoir ce qu'il ignore. Cette lutte nous apparaît comme la vie même de la science et nous ne craignons pas de la présumer indéfinie; elle semble avoir fait peur à Comte; il propose un compromis pour y mettre fin; il est pressé de s'arrêter dans un équilibre définitif.

En résumé, la philosophie des sciences d'A. Comte a été souvent considérée, et l'est quelquefois encore, comme susceptible d'être détachée du reste du système, et comme une œuvre de quelque solidité. Nous croyons qu'on se tromperait sur les deux points. Prise à part, cette philosophie de la science parait démentie, non par une polémique philosophique, mais par l'évolution même de la science qui, à son propre point de vue, aurait dû la confirmer. Mais, d'autre part, c'est aussi lui faire tort que de la juger ainsi en l'isolant, et de vouloir lui trouver une valeur à laquelle son auteur même ne prétendait pas. Aux yeux de Comte sa construction scientifique n'était qu'une œuvre sociale et la science, loin d'être une fin en soi et d'avoir par

conséquent le droit de s'organiser suivant ses exigences propres, ne devait être que l'instrument d'une meilleure organisation et d'une meilleure éducation sociales. C'est donc, au point de vue pédagogique, en prenant ce mot dans son acception la plus haute, qu'elle pourrait conserver un réel intérêt, alors qu'elle ne jouit plus en réalité, si même elle en a jamais joui, d'aucune influence sur le terrain de la science même. Mais c'est là un sujet nouveau dans lequel nous ne pouvons entrer.